

Hubert AUQUE

**REPERAGE DES TRACES DE VIOLENCE DANS
LES IDENTITES RELIGIEUSES**

(le rapport de l'individu à l'institution)

AIEMPR. GENT Février 2005

Une des caractéristiques les plus fortes des religions réside dans son lien avec les règles, les lois, le droit...

Moïse, nous le savons, fut un législateur avisé ; Mahomet de même. **Croire** impliquerait donc des normes mises en place pour s'opposer à l'irrationnel qui marque toutes croyances !

Disons de suite qu'une des difficultés observable actuellement dans la pérennité du fonctionnement traditionnel des religions vient de l'antinomie entre **le croire personnalisé** et **les normes dictées par les institutions religieuses** : en somme, il est reproché aux Eglises de rationaliser l'irrationnel et de contraindre les croyants à une norme identitaire.

En quoi la violence est-elle partie prenante dans cette contrainte ?

NORME IDENTITAIRE

La religion impose mais aussi préserve. C'est là sa place ambiguë où enfermement et sédation s'entremêlent. C'est parce qu'elle limite qu'elle permet l'expansion ; **en interdisant à l'humain de prendre la place de Dieu, elle l'ouvre à la quête de l'Autre.** Il y a donc un double mouvement qui en traversant la contrainte devient libérateur. Cela ne se passe pas sans une certaine violence, tout comme dans l'éducation d'un enfant. En opposant au çà la rigueur du sur-moi, la religion est violente. C'est surtout le barrage fait à l'envahissement du çà qui est ressenti comme violence, violence salutaire sur laquelle la religion ne saurait toutefois s'appuyer pour se légitimer. On peut se demander : jusqu'où la religion peut-elle s'autoriser à libérer l'individu de sa folie à se prendre pour dieu, sans assécher sa soif de l'autre... Il y a là un passage capital que certaines religions –mais aussi, bien sûr, certains individus ne parviennent pas à opérer : limiter le çà sans l'étouffer, autrement dit : maîtriser l'anarchie de la pulsion en gardant vif le désir.

La religion comme toute institution, normalise. En dogmatisant, elle nie la pluralité identitaire qu'il n'est plus possible contemporanément d'éluider. A juste titre des auteurs, comme Amin MAALOUF, se sont faits les chantres de la pluralité des identités ¹ dont je souligne ici l'importance comme contre-violence.

La violence la plus radicale de la religion consiste à prétendre détenir la vérité et à affirmer que la vérité est une.

Tout comme notre identité est la rencontre d'identifications diverses, la vérité se trouve au carrefour d'énoncés différents. C'est vers ce carrefour que le désir de l'humain se dirige ; l'en empêcher par des réponses dogmatiques revient à mutiler son désir.

La pire des violences est celle qui impose une vérité. Tout fondamentalisme, et par là tout fanatisme veut imposer ce dont il se persuade être la vérité.

L'INDIVIDU ET L'INSTITUTION

Nous naissons avec une identité sexuelle ; toutefois, nous l'avons encore entendu au cours du dernier congrès A.I.E.M.P.R. de Granada, des questions subsistent et je n'entends pas les refermer mais je vais ici me situer un instant du côté de l'observateur qui sans nuancer reçoit les différences que les structures sociales lui présentent. Donc : identité sexuelle, identité socio - culturelle, identité liée à ce qu'on nomme désormais la géo - politique ; j'y inclus, bien - sûr, non seulement la marque politique du pays, de la région, mais aussi son climat. Et à tout cela j'ajoute le choix ou le non - choix religieux donné, mais je crois qu'il vaut mieux dire imposé, à l'enfant.

Si l'on prend l'exemple du christianisme, le baptême est une empreinte posée sur le jeune enfant tout comme dans le judaïsme, pour le garçon, la circoncision, qui en outre s'inscrit dans la chair. L'enfant entre en position d'appartenance, voire de dépendance. A son identité sexuelle et socio - culturelle s'ajoute donc une identité religieuse. Si les premières marquent l'individu à sa naissance, il est des contextes, et en particulier au sein de la sécularisation en Europe où l'identité religieuse est transmise par les parents suite au choix qu'ils émettent...

Dans notre société contemporaine, on observera deux positions :

-Les parents ont une démarche sincère en introduisant leur enfant dans les repères d'une religion, la leur.

-Les parents acceptent les scories du religieux et en dotent leur enfant malgré leur adhésion très relative.

Nous sommes loin du contexte encore vif il y a une quarantaine d'années où, en Europe chrétienne par exemple, l'appartenance au christianisme ne se discutait guère. On assistait alors à une sorte d'écrasement du jugement de l'individu qui subissait une éthique imposée et souvent non consentie.

On le sait, le monde protestant s'est élevé contre l'impérialisme papal en réduisant considérablement la force d'une morale dictée au profit de la réflexion individuelle. Dans ce droit fil, le protestantisme réformé propose une **présentation** à la place du baptême, celui-ci étant laissé au « libre choix » de l'adolescent-e.

On ne sera pas étonné que les actions non – violentes et le militantisme dans ce domaine soient plus pratiqués par les protestants que par les catholiques (même si les grandes voix de la non-violence sont des catholiques tel Lanza del Vasto fortement marqué par l'indouisme de Gandhi). Néanmoins, je n'entends pas ici privilégier un des versants du christianisme : ce qui importe, c'est de repérer comment la violence accompagne « l'entrée en religion » et blesse l'individu. J'écris cela en ayant une pensée émue pour celles et ceux qui ont évoqués dans la littérature leurs souffrances et en me référant également aux propos entendus depuis mon divan d'analyste.

La religion est une institution : règles, lois, dogmes, je le disais au début, constituent son fonctionnement. Or toute structure institutionnelle se définit collectivement sans pouvoir prendre en compte l'individu : chacune devra donc se situer vis – à – vis de l'institution et s'accommoder de ses préceptes. **C'est dans cette non – rencontre que la violence s'installe.** Si on suit mon raisonnement, on peut déduire rapidement que la violence est inhérente au rapport institution – individu.

Jésus le Nazaréen était un anti – institutionnel : il n'a pas cessé au cours de son ministère de critiquer non pas les pharisiens, comme on a trop tendance à le croire, mais les raideurs d'eux et d'autres, raideurs comme celles qui protègent le paranoïaque et l'obsessionnel. Protège de l'inconnu,

protège du Désir, protège de Dieu. C'est là le paradoxe dénoncé en particulier par les mystiques insoumis. Quand Maître Eckhart dit : « Je prie Dieu qu'il me libère de Dieu », c'est ce qu'il veut dire : je prie Dieu de me libérer du dieu de la religion, du dieu réduit au besoin de l'institution. Eckhart fait appel à un Dieu du Désir et non à celui des demandes et des besoins.

On pourrait donc balayer d'un revers de mains ces institutions ecclésiales qui nous barrent l'accès plus qu'elles ne nous aident à nous approcher de Dieu.

Le christianisme a réédité l'erreur dénoncée à l'adresse du judaïsme par Jésus. Les scissions successives et les créations d'ordres religieux ont souvent sinon toujours eu soucis de se libérer du carcan institutionnel, du moins parvenir à l'amoindrir. L'échec est patent.

Ayant pour vocation de relier (religare) la religion sépare, sépare de ceux qui sont différents dans les préceptes qu'elle gère, et sépare d'un Dieu qui ne se laisse pas réduire à la dimension qu'elle lui donne.

VIVRE SANS RELIGION – LES RELIGIONS EN « ZAPPING »

La majorité des Européens vivent sans religion même s'ils sont des chrétiens festifs ou ne sont présents qu'au jour du baptême et leur corps au jour du service funèbre. A leurs côtés : l'athée qui nie l'existence de Dieu et l'agnostique – croyant. J'associe volontiers agnostiques et croyants tant la fluctuation au cours de la vie est notable dans la croyance où alternances et graduations constituent un long compagnonnage. Les entrées et sorties, réentrées, ressorties et changements de religions sont de nos jours à observer. Rien de comparable avec la ligne droite imposée jadis au début de la vie et qui menait sans modification de parcours le-la fidèle jusqu'à son dernier souffle.

Les échanges multiples qui prévalent dans le monde contemporain permettent à l'individu d'interroger sans cesse son adhésion, de la reconsidérer. Certes si, poussé à l'excès, ce butinage entre dans le domaine de la pathologie, il est donc d'abord conséquent de l'évolution que l'on doit au brassage des cultures.

Qu'est-ce qui constitue la quête, les fluctuations, les abandons puis les reprises de quête religieuse de l'individu ? S'agit-il de s'agréger à un groupe et de conforter son identité en passant parfois par des succédanés

initiatiques ? Il y a là matière pour interroger le fonctionnement du narcissisme dans chacune des démarches. Autre est celle qui n'a cure d'une reconnaissance marquée par une place dans l'institution et accepte la solitude de la soif de Dieu... Peut-on envers ceux qui font ce choix user de la violence consécutive d'une mise au pas voulue par l'institution qui, en qualifiant le solitaire « d'électron libre », jette sur lui l'opprobre alors que c'est grâce à celles et ceux qui ne ronronnent pas sous le maternage social que la société peut évoluer, grâce à celles et ceux qui refusent le conformisme, la fixité, et tentent de faire mouvoir les structures qui, elles, ne supportent pas la subversion du désir et ont besoin, pour se protéger, d'exclure.

Cela dit, je me veux nuancé en prenant en compte une autre attention : quels sont, dans la quête de Dieu du solitaire, les repères établis pour préserver les risques de « création » d'un dieu. Très en deçà de la soif de Dieu du désir du chercheur n'y a-t-il pas la crainte des blessures, des souffrances, des violences en provenance des impositions des institutions ? Le risque majeur du cheminant indépendant consisterait à inverser la proposition en créant son Dieu à son image : prendre la place de dieu pour éviter d'accepter le Dieu qui limite.

Quoi qu'il en soit, je voudrais m'arrêter un instant sur l'attitude de celui qui est installé dans une croyance en harmonie avec les propositions des Eglises : la démarche de l'autre, celle, celui qui s'est écarté-e de la route tracée pour mieux suivre un chemin parfois tourmenté, va-t-elle être acceptée, comprise là où elle, il, en est et non pas là où on pense qu'elle, il, devrait en être. ***Croire, c'est aussi douter et cheminer avec ses doutes.***

Accepter l'insécurité du doute est plus difficile que d'en passer par la violence de l'écrasement du dictat ecclésial. ***Toute violence subie engendre une nouvelle violence.*** Celui, celle, qui ne doute pas veut imposer sa manière de croire par les moyens qui l'ont marqué à celui, celle, qui ne confesse pas sa foi à l'identique.

N'oublions pas que Jésus ne proposait pas de normes, au contraire, il les contestait. Il ne proposait pas l'adhésion à des mots mais il invitait à mettre en actes concrètement une éthique fraternelle . Reconnaissons que la religion ne nous aide pas à l'imiter lorsqu'elle étouffe notre foi dans les mots.

Il n'y a pas hélas de conclusion à mon propos : la légitime défense envers les institutions religieuses qui privilégient leur pérennité, n'est pas une

solution pour l'individu qui a contrario ira chercher sans balise à épancher son Désir de Dieu.

Nous revoilà face à une question pédagogique vieille comme la philosophie : peut-on enseigner Dieu comme on enseigne les mathématiques ? N'y a-t-il pas comme en psychanalyse un parcours personnel à dérouler et qui mènera chacun, chacune, à accepter ou refuser les positions dogmatiques des Eglises.

Hors de nous, point de connaissance de Dieu semblent dire, péremptoires les religions qui ainsi s'enracinent dans la violence initiale.

Nous devons l'accepter : l'identité religieuse est parfois multiple, toujours complexe sauf, nous l'avons dit, pour ceux qui en remettent leur désir à la gestion pratiquée par la religion.

L'individu nourrit donc une rude **ambivalence, haine et amour vis-à-vis de la religion** : en utilisant celle-ci pour accéder à une meilleure connaissance de Dieu, il aime l'institution comme on aime son précepteur, mais quand il perçoit que l'essentiel, comme pour toute institution, est sa pérennité : grande est sa déception qui peut évoluer en haine, puis las de cheminer seul, il reviendra boire au calice d'une ou l'autre des religions, confronté sans cesse à cette ambivalence qui marque d'un sceau profond les lieux du Désir.

1 Amin MAALOUF : *Les identités meurtrières* Ed ; Grasset 1998.

© AIEMPR.org